

INEVITABILISOPHOBIE Crainte de l'inéluctable

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

Inéluctable : qui ne peut pas être évité ou empêché ; qui doit nécessairement arriver.

Synonymes : **inévitabile, imparable, fatal, inévitablement destiné à se produire.**

Exemples : » *Le changement est parfois inéluctable.* » - « *La fin de cette situation semble inéluctable.* »

Le mot **inéluctable** se traduit principalement en latin par **inevitabilis** (qui ne peut être évité).

Voici d'autres nuances selon le contexte :

- **Inevitabilis** : Inévitable, inéluctable (le terme le plus proche et le plus courant).
- **Inexorabilis** : Inexorable, qu'on ne peut fléchir par des prières (souvent lié au destin).
- **Necessarius** : Nécessaire, qui doit fatalement arriver.

Le mot **inéluctable** se traduit en grec ancien par plusieurs termes selon la nuance recherchée, le plus courant étant **ἀναγκάιος / anankaios**.

Voici les principales traductions et leurs nuances :

- **ἀναγκάιος (anankaios)** : C'est le terme le plus fréquent pour exprimer la nécessité absolue ou ce qui est fatal. Il désigne ce qui est imposé par la force, les lois de la nature ou le destin, et auquel on ne peut pas échapper.
- **ἄφυκτος (áphyktos)** : Littéralement « à quoi on ne peut échapper » (de *α-* privatif et *pheúgō*, fuir). Il qualifie directement un événement, un mal ou un destin inévitable.
- **ἀπαραίτητος (aparaítētos)** : Signifie « qu'on ne peut fléchir par des prières ». Il s'utilise pour qualifier un destin ou une sentence face auxquels aucune supplication ne fonctionne.

L'INEVITABILISOPHOBIE : personne qui craint l'inéluctable

La crainte de l'inéluctable présente une structure logiquement plus embarrassante encore que celle du mépris analysé précédemment, car son objet même semble exclure toute prise possible : on ne redoute ordinairement que ce sur quoi une action reste concevable, or l'inéluctable est par définition ce qui échappe à toute prise, ce qui adviendra quelles que soient les conduites déployées pour l'éviter. La crainte de l'inéluctable serait donc une crainte sans corrélat pratique, un affect orphelin de sa fonction adaptative usuelle — puisque la peur, biologiquement et existentiellement, sert normalement à mobiliser l'évitement ou la préparation, alors qu'ici aucun évitement n'est disponible.

Épictète en tire la conséquence stoïcienne classique : la crainte de l'inéluctable est un pur gaspillage de trouble intérieur, une confusion catégorielle entre ce qui dépend de nous (l'assentiment, le jugement, la disposition intérieure) et ce qui n'en dépend pas (la mort, la

maladie, la dissolution des choses composées). Le sage ne craint pas l'inéluctable non parce qu'il en nierait la réalité, mais parce qu'il refuse d'investir son économie affective dans un objet soustrait à toute action — geste que Chrysippe formalisait par la distinction entre représentation et assentiment : la représentation de la mort surgit involontairement, mais l'assentiment craintif qui s'y ajoute demeure, lui, du ressort de la volonté.

Il faut cependant se garder de réduire trop vite cette crainte à une simple erreur de calcul rationnel corrigible par la doctrine. Heidegger, dans *Sein und Zeit*, opère un déplacement décisif : l'angoisse devant la mort n'est pas une peur portant sur un événement futur contingent parmi d'autres, mais la structure même par laquelle le Dasein accède à sa finitude comme possibilité la plus propre — l'*Sein-zum-Tode*. Dans cette perspective, vouloir « guérir » quelqu'un de sa crainte de l'inéluctable, sur le modèle stoïcien, reviendrait à le détourner de l'authenticité (*Eigentlichkeit*) que cette angoisse rend précisément possible, au profit du repli inauthentique dans le on-meurt-bien-un-jour impersonnel (*das Man stirbt*) qui neutralise la mort en fait divers statistique. La crainte, ici, n'est plus symptôme à traiter mais révélateur ontologique à assumer.

Ces deux lectures s'opposent donc frontalement quant à la valeur de l'affect : dissolution thérapeutique chez les stoïciens, condition d'accès à l'authenticité chez Heidegger. On peut tenter une troisième voie, spinoziste, qui déplace encore les termes : dans l'Éthique, la crainte de la mort procède d'une connaissance inadéquate, du premier genre, qui isole l'événement de la chaîne causale infinie qui le produit ; la *libera hominis de morte meditatio* — la pensée de l'homme libre porte sur la vie, non sur la mort — ne consiste pas à nier l'inéluctable mais à cesser de le considérer sous l'angle de la contingence imaginative pour le ressaisir sub specie aeternitatis, dans l'ordre nécessaire des choses, ce qui produit une forme de sérénité qui n'est ni déni stoïcien ni assumption existentielle.

Trois directions pour prolonger avec Claude IA

Premièrement, il conviendrait d'articuler cette opposition Épictète/Heidegger à la question plus générale du statut logique de la nécessité : la mort est-elle inéluctable au même titre qu'une vérité analytique, ou s'agit-il d'une nécessité seulement physique, contingente en un sens modal plus profond — question qui reconfigurerait la légitimité même de la crainte.

Deuxièmement, une confrontation avec Freud (*Au-delà du principe de plaisir*, la pulsion de mort) permettrait d'interroger si la crainte de l'inéluctable ne recouvre pas, structurellement, son exact opposé — une attirance refoulée pour la dissolution — ce qui déplacerait le problème du registre philosophique au registre métapsychologique.

Troisièmement, il resterait à examiner comment Levinas déplace la question hors du sujet isolé face à sa propre finitude, vers la mort d'autrui comme instance éthique première — ce qui permettrait de demander si la crainte de l'inéluctable, correctement réorientée, n'est pas moins une pathologie du rapport à soi qu'un défaut du rapport à l'autre.